

Autenheimer



Autenheimer

EN 1946, LA RUCHE RETROUVE SES ARTISTES

Claude Autenheimer a eu un parcours étonnant. Née en 1926 à Besançon de parents suisses, elle fait ses premiers pas dans une ambiance de crise économique. Alors qu'elle a 8 ans, son père met fin à ses jours. Elle ne s'en remettra jamais vraiment : « Je me suis retrouvée seule avec ma mère et mon frère, plus âgé de 3 ans et demi, et la vie a été difficile », indique-t-elle, toujours très émue. Dans son esprit c'est clair, elle marchera sur les traces de son père, professeur aux Beaux-Arts de Besançon : « Mon rêve était de faire comme papa. Il avait un grand atelier, peignait des décors de théâtre et des affiches de cinéma. C'était un crack en lettres... »

Durant l'exode, Claude Autenheimer part à Angers. Elle y suit les cours des Beaux-Arts puis déménage à Arcachon. Ensuite c'est l'arrivée à Paris, le bac au lycée Fénelon, puis plusieurs écoles d'art. D'abord celle de Mademoiselle Coutant rue de Seine « pour préparer le petit concours aux Beaux-Arts de Paris, qui donnait l'autorisation de travailler dans les galeries », puis celle de Mademoiselle Cécile Jubert boulevard Saint-Germain qu'elle suivra lorsqu'elle prendra la direction de l'Académie Julian rue du Dragon. Claude Autenheimer ne restera pas longtemps aux Beaux-Arts : elle ne s'y plaisait pas. « À l'époque nous n'étions pas libres comme aujourd'hui et j'avais tous les architectes sur le dos. » En parallèle elle travaille pour payer ses études : baby-sitting, dessins sur des camions, peintures de coureurs du Tour de

France et de soldats. « Une horreur ! » se souvient-elle. Elle s'amuse cependant au souvenir de sa poignée de main à Patton et Bradley, « lorsque les Américains sont venus nous délivrer près de Meaux en 1944 ».

En 1951, Claude Autenheimer participe à un salon qui va changer le cours de sa vie : le Salon des Jeunes Peintres. Au vernissage elle rencontre certains des artistes qui l'ont créé, Paul Rebeyrolle, Michel Thompson et Michel de Gallard, qui deviendra son compagnon puis son époux. « C'est Simone Dat, la future femme de Rebeyrolle, qui me les a présentés. Comme ils n'avaient pas d'argent, ils cherchaient des modèles gratuits et Michel m'a demandé de poser pour lui. Ils habitaient à la Ruche. J'ai hésité et puis j'ai fini par lui téléphoner. J'y suis restée... » C'est ainsi qu'elle fait son entrée dans ce lieu chargé d'histoire, passage Dantzig dans le 15^e arrondissement de Paris.

UNE CITÉ POUR ARTISTES DÉARGENTÉS

Créée en 1902 par le sculpteur Alfred Boucher, la Ruche est une cité d'artistes érigée sur les anciens terrains maraîchers du quartier Vaugirard, à partir de bâtiments et de matériaux récupérés de l'Exposition universelle de Paris de 1900. Le bâtiment principal, de forme octogonale (avec verrière et toit en forme de chapeau chinois), était le Pavillon des vins de Bordeaux et a été conçu par Gustave Eiffel. La grille Art Déco était celle du Pavillon de la femme... La Ruche a hébergé, durant tout le début du siècle, des artistes désargentés, peintres et sculpteurs, qui disposaient ici d'ateliers pour exercer leur art et ne payaient leur loyer que lorsqu'ils le pouvaient. Nombre d'entre eux venaient des pays de l'Est : Chaïm Soutine, Marc Chagall, Ossip Zadkine, Archipenko, Krémègne, Brancusi, Michel Kikoïne... Ils inventeront l'École de Paris. Au décès de l'altruiste Alfred Boucher, en 1934, la Ruche deviendra propriété de ses héritiers qui en garderont l'esprit. À partir de la

Seconde Guerre mondiale, la cité est désertée par les artistes, les émigrés ayant été obligés de fuir...

Marcel Mouly est le premier à réinvestir les lieux, en 1946. Suivront Rebeyrolle, Thompson et de Gallard, alors à la recherche d'ateliers dans Paris. Y habitaient alors des bouchers de l'abattoir de Vaugirard, tout proche, des chauffeurs de taxi russes et des trotskistes. Une population hétéroclite à laquelle viendront s'ajouter les trois artistes déjà reconnus de la Grande Chaumière. « Le soir on se battait : on arrosait les bouchers, qui logeaient au 1^{er}, depuis le second étage, se souvient Michel de Gallard. On ne s'aimait pas. Parfois on leur envoyait des vélos sur la tête par l'escalier ! » « Les bouchers avaient envie de dormir mais pas nous », sourit Claude Autenheimer.

La vie à la Ruche est communautaire. Les voleurs n'existent pas et toutes les portes sont ouvertes. Si les artistes sont moins miséreux que leurs prédécesseurs du début du siècle, c'est loin d'être l'opulence... « Il n'y avait pas d'eau courante, juste une fontaine dehors, pas de toilettes, raconte Claude Autenheimer. Le toit était constitué d'une verrière et les oiseaux ayant picoré les joints, il pleuvait à l'intérieur. Nous avions un parapluie au-dessus de notre lit et du fait de l'abattoir proche, des gaspards (rats) couraient partout. Michel m'avait acheté une grosse cocotte en fonte et une année, à Pâques, j'ai décidé de faire du chevreau ; lorsque j'ai ouvert le placard je n'ai retrouvé qu'un tas de fourmis... Mais l'ambiance était sympa et Thompson très drôle. On faisait la java tous les jours. De cette grande pauvreté où les moins riches que nous nous apportaient les restes à manger est né le Misérabilisme. »

UN MAÎTRE-MOT : SOLIDARITÉ

Lorsque l'un des artistes vendait une toile, tout le monde allait fêter ça au bistrot d'en face, chez Maury. Le même bistrot qui recevait les appels téléphoniques destinés aux résidents de la Ruche et

dont le propriétaire allait se poster près du grand portail pour hurler le nom de la personne appelée. « On entendait alors : "Ta g..... ! André", de tous les ateliers » rit Michel de Gallard. Autre personnage incontournable, la « mère Goujon », la concierge : « On la mettait tout le temps en boîte. » Un lendemain de 31 décembre bien arrosé, où Michel de Gallard avec son accordéon avait chanté à tue-tête le fameux refrain « elle est morte... » faisant allusion à l'année écoulée, « la mère Goujon » était venue interpellier le groupe d'amis sur son mauvais comportement de la veille. « Nous ne comprenions pas de quoi elle parlait, indique Claude Autenheimer. Jusqu'à ce que nous apprenions que la femme du chef boucher des abattoirs était justement décédée cette nuit-là... » La vie à la Ruche est tout sauf triste : « Mouly buvait beaucoup et rentrait toujours saoul. Sa femme l'attendait avec un tuyau d'arrosage et toute la Ruche attendait avec elle pour le voir se faire arroser. »

Les voisins de Michel de Gallard (dont l'atelier à la Ruche était certainement auparavant celui de Chagall), des trotskistes « avec de grandes barbes », chantaient *Poussez l'escarpolette* toute la journée et « prenaient des bains de soleil à moitié nus ». En dessous, des metteurs au point (ouvriers qui dégrossissent un ouvrage de sculpture d'après un modèle en plâtre) italiens amenaient des pierres qu'ils roulaient et montaient sur des poulies. « Cela durait des jours et ça criait ! Celui qui se trouvait en dessous de chez nous travaillait pour Georges Oudot. Il chantait l'opéra toute la journée et faisait toutes les voix ; c'était affreux ! » se rappelle Claude Autenheimer. Puis le couple intégrera un atelier plus grand dans un bâtiment annexe à la rotonde. Plus grand, mais pas forcément plus pratique... « À l'époque nous travaillions de très grands formats, qui ne passaient pas dans l'escalier. Lorsque nous allions exposer dans des salons nous devions démonter les toiles, les rouler et, arrivés au Grand Palais nous installer par terre dans l'entrée pour les remonter. »

UN TABLEAU DE POPEYE, LE BOUCHER DE SOUTINE

La Ruche bourdonnait : « Il y avait du monde tout le temps. Le samedi et le dimanche des amateurs venaient faire le tour des ateliers. » C'est là que Claude Autenheimer a peint le tableau représentant Popeye, le boucher qui a tué le bœuf dont Soutine s'est inspiré pour peindre son *Bœuf écorché*. Elle se souvient : « Le boucher nous racontait qu'il ne comprenait pas pourquoi Soutine laissait la viande dehors. Il disait qu'elle allait pourrir, mais c'était justement cela que voulait Soutine ! » En 1953 elle passe la première étape du Prix de Rome, « pour l'expérience, car je n'avais pas l'ambition d'aller plus haut ».

Les ont rejoints à la Ruche Pierre Maunoir, Michel Rousseau, Mauhin, José Fin (neveu Picasso), François Jacquemin, Paul Collomb, Baltasar Lobo, Roger Durand, Reginald Pollack, Michel Hertz, Hanna Ben Dov, Yankel (Jacques, fils de Kikoïne), Michel Sima... L'atelier d'en face est occupé par Etienne-Martin. « Michel vendait bien et moi j'ai eu la chance d'avoir une bonne galerie. À cette époque il y avait de nombreux prix et les marchands cherchaient des jeunes, car après la guerre il fallait tout remettre en route. Après une exposition à la galerie de Monique Grootte, l'une des meilleures de l'époque, une cantatrice qui vivait à la Ruche est venue m'offrir un bouquet de violettes parce que j'avais montré des animaux. »

En 1955, Claude Autenheimer et Michel de Gallard quittent Paris pour s'installer à La Borde, dans l'Yonne. « C'était amusant la bohème, mais nous avons envie d'ateliers plus grands. Quand nous sommes partis il y avait plus d'artistes que de bouchers à la Ruche. Nous avons gardé notre appartement pendant deux ans. Les lieux appartenaient à un marchand de bidets qui n'exigeait aucun loyer. » Pas un mécène comme Alfred Boucher, mais un homme qui a permis la poursuite d'une tradition dans un lieu qui aujourd'hui encore reste réservé aux artistes. Car après avoir été sau-

vée de la destruction en 1966 par un comité de défense présidé par Marc Chagall et animé par Simone Dat et Elisabeth Dujarric de la Rivière (soutenu par André Malraux et ses successeurs au Ministère des Affaires culturelles), la Ruche est devenue une fondation. Pour les nostalgiques, le musée Montparnasse expose un certain nombre d'objets qui ont fait les beaux jours des ateliers d'artistes. Et un film tourné par Gastine en 1946 permet de retrouver l'ambiance d'antan, avec Michel de Gallard dans son propre rôle, mais aussi dans celui d'Alfred Boucher.

Nathalie Hadrbolec